

LA DYLE, DE COURT-SAINT-ÉTIENNE A OTTIGNIES

Il y a quelques années, le savant châtelain de Court-Saint-Étienne, M. le comte Goblet d'Alviella, a publié une brochure portant ce titre : *Petit Guide pratique de Court-Saint-Étienne et des environs*. Les descriptions qui y sont réunies comprennent toute la région depuis Villers-la-Ville et La Motte, au sud, jusqu'aux bois de Limelette, au nord. C'est ce qui a permis à l'auteur de résumer ses impressions en ces termes enthousiastes : « Si l'on a pu dire que les Ardennes sont les Alpes belges, on pourrait certainement, sans sortir des proportions, décerner aux environs de Court le titre d'Alpes brabançonnnes. »

Dans les environs immédiats du village, il y a quelques beaux sites et, chose curieuse, ce sont autant de « stations » chères aux archéologues : on y a découvert, en maints et maints endroits, des souvenirs de l'époque préhistorique. Ce sont ces coins que nous allons visiter.

Les notices que M. Goblet d'Alviella y a consacrées dans les revues savantes serviront à nous documenter (1).

* * *

COURT-SAINT-ÉTIENNE

Quelques mots, tout d'abord, à propos du village même de Court-Saint-Etienne.

(1) *Antiquités préhistoriques et protohistoriques de Court-Saint-Etienne*, dans les *Bulletins de l'Académie* (classe des Sciences), avril 1897 et janvier 1908.

C'était autrefois le siège d'une seigneurie d'importance secondaire, ayant moyenne et basse justice. Ce fief, tenu du comté de Namur, appartenait dans le principe à l'illustre maison de Trazegnies.

Le château s'élève sur une éminence, qui domine le confluent de la Thyle et de l'Orne, à peu de distance de l'endroit où la



COURT-SAINT-ÉTIENNE — Le mausolée de la famille Goblet d'Alviella

première de ces rivières déverse ses eaux dans la Dyle (1). C'est une construction d'une architecture fort simple, que protège un grand toit à la Mansard, percé de lucarnes. Les massifs et les belles pelouses en pentes d'un parc de dix hectares en font un séjour agréable et riant.

L'église paroissiale attenante, dont l'abbaye de Villers possédait

(1) La Dyle était autrefois très poissonneuse à Court-Saint-Étienne « Claire et froide, elle nourrit une grande quantité de truites », écrivit le baron Le Roy.

les dîmes, dépassait autrefois en beauté toutes celles des environs. Elle n'a plus le même cachet, depuis qu'elle a été reconstruite au xviii^e siècle. La tour seule est plus ancienne; encore faut-il faire exception pour son revêtement en pierre, renouvelé vers 1830.

On voit, dans le collatéral gauche, un beau tombeau en marbre, représentant un chevalier en tenue de guerre et son épouse. C'est la sépulture d'un ancien seigneur de Court, Louis de Provins, décédé en 1651, et de sa femme, Louise van der Ghracht.

Du côté de l'entrée se trouve un magnifique triptyque du xvi^e siècle, représentant le *Christ en Croix* et, sur les volets, le *Portement de la Croix* et l'*Ensevelissement*. De même que les orgues, cette œuvre a été offerte à l'église il y a quelque soixante ans, par M. le comte d'Auxy.

L'église possède aussi une assez bonne *Adoration des bergers*, un banc de communion Louis XIV, etc.

Le plateau où se trouvent ce sanctuaire, l'ancien cimetière et le château paraît avoir servi d'emplacement à un antique *oppidum*, qu'un large et profond fossé, aujourd'hui transformé en chemin creux, achevait d'isoler entre les vallées de la Dyle et de la Thyle. L'église aura remplacé un *fanum* païen.

A la sortie du village, le long du chemin qui mène au nouveau cimetière (1), un hospice pour vieillards a été construit vers 1875, à la suite d'un legs fait à la commune par un ancien bourgmestre, M. Joachim Liboutton.

L'eau fournie par le puits nouvellement creusé dans la cour de cet asile paraissant avoir des propriétés particulières, on la fit analyser et l'on reconnut qu'elle avait une composition arsenicale qui la rendait impropre à l'usage journalier, mais précieuse pour la thérapeuthie. Dès 1879, M. Emile Henricot songea à l'utiliser pour les affections des voies respiratoires, l'anémie, la chlorose, etc. Alors fut fondée la *Compagnie des eaux arsenicales de Court-Saint-Étienne*.

(1) Dans le nouveau cimetière, ouvert en 1885, la famille Goblet d'Alviella possède un mausolée d'une architecture fort curieuse. C'est un édicule carré de style hindou, haut de 12 mètres, et bâti en petit granit, au milieu de bocages toujours verts. La partie inférieure, flanquée de douze colonnes, supporte un couronnement en forme de campanile et terminé par une coupole.

Ce petit temple porte cette inscription : *L'être unique a plus d'un nom.*

L'ensemble a un aspect à la fois original et imposant.

Pour de plus amples détails, voir *Bulletin du Touring Club*, du 15 janvier 1911, p. 39.

Le village eut pendant quelque temps l'espoir de se voir transformé en une véritable ville de bains, mais il semble avoir renoncé à cette espérance.

Déjà en 1788, le savant naturaliste de Burtin avait signalé la présence de l'arsenic dans les gisements rocheux de Court. Son mémoire, publié par l'ancienne Académie royale, parle d'une exploitation de minerai de plomb, consistant en deux puits qu'on a retrouvés près des puits de l'hospice. Cette minière doit avoir été exploitée au xvii^e siècle. A l'endroit où elle cesse de donner du plomb, l'explorateur découvrit en abondance de la pyrite arsénifère.

* * *

LA QUENIQUE

Quittons Court par la rue qui passe devant l'église et descend vers la Thyle. Par le pavé de Beurieu, contournons le domaine Goblet.

Nous arrivons à l'Orne. Vu de là, le château se présente bien sur sa butte, parmi les opulentes frondaisons du parc.

Passé la rivière, la route vire à droite et traverse le *Pré-des-Mottes*, que domine un vaste cirque de montagnes couvertes de sapinières. M. Goblet y a fait creuser des étangs, qui ont remplacé d'anciens marécages. Il y a installé des pêcheries et il s'y occupe de pisciculture, avec le concours de M. Vandersnickt, rédacteur en chef de *Chasse et Pêche*.

Nous passons entre le promontoire boisé du *Bois de Laussan* et l'escarpement autrefois fortifié du *Bois de Glory*, situé sur l'autre rive, puis nous arrivons au pittoresque hameau de Beurieu, étalé au milieu de verdoyantes prairies.

Restons sur la rive droite de l'Orne (à moins que vous ne vouliez faire un tour de reconnaissance dans le hameau?) et aux premières maisons de Beurieu, prenons le sentier montant qui escalade les hauteurs de Bettremont, où se trouve *la Ferme Blanche*. Si mes souvenirs sont fidèles, il n'est pas facile de découvrir ce sentier, mais le premier passant vous l'indiquera.

En 1902, M. Goblet a mis au jour, près de la ferme, quatre urnes remplies d'ossements et divers objets en bronze et en fer.

De ces hauteurs, un panorama magnifique se déroule sur la rive opposée de l'Orne, du côté du Chenoy.

Laissons la ferme à main droite. Un chemin à travers des sapinières nous conduit à un beau carrefour, près duquel une chapelle insignifiante, rebâtie en 1880, se réfugie en plein bois au fond d'une petite allée d'épicéas.

Les hauteurs qui avoisinent la chapelle descendent abruptement vers le Pré-des-Mottes; elles constituaient autrefois une bruyère communale. Ce plateau s'appelle *la Quenique*.

Il est recouvert d'épaisses couches de sables bruxelliens, jaunâtres ou blanchâtres, qui reposent sur les schistes primaires du massif brabançon. Cette base pierreuse affleure çà et là dans les environs, sur le flanc des coteaux (1).

A proximité de la chapelle, il a existé un grand nombre de tombelles, disparues pendant ces dernières années. Le nom du Pré-des-Mottes provient certainement de là.

Dès 1861, plusieurs de ces tumuli furent explorés par Tarlier, pour le compte du gouvernement. Les urnes, les glaives et les objets divers, en fer et en bronze, recueillis au cours de ces fouilles, furent placés au Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles.

La Quenique appartenait à cette époque à Joachim Liboutton, l'ancien bourgmestre de Court. De grands conifères s'y épanouissaient, ce qui rendait quasi impossibles des fouilles méthodiques et complètes.

Liboutton laissa presque tous ses biens aux Hospices de Court, qui s'empressèrent d'abattre les vieux sapins et d'y établir une nouvelle plantation. Les découvertes qui y furent faites alors (1877-1878) furent dispersées pour la plupart, à cause de la négligence du Conseil des Hospices.

Déjà à cette époque, il ne restait plus à la Quenique que deux tombelles, alors que Tarlier en avait ouvert une douzaine. La chapelle est bâtie sur un de ces deux tertres.

Quelques années s'écoulèrent, puis le terrain devint la propriété de M. Goblet d'Alviella, qui y entreprit des fouilles en 1891, sous la direction de M. le baron de Loë. Dans la seule tombelle encore accessible alors, on trouva quelques ossements au niveau du sol vierge, sur un lit de charbon, un rognon de silex, un clou en bronze, un des deux montants d'un mors, etc., tous vestiges remontant à l'époque hallstattienne. On a donné aussi à ce stade

(1) Un chemin creusé dans le roc relie le Pré-des-Mottes à la Quenique. Il part du pont de l'Orne, derrière le château Goblet.

de la civilisation, le nom de « premier âge du fer » ; c'est la période où les armes et les ustensiles de bronze se mélangeaient encore à l'industrie du fer.

De la chapelle de la Quenique, un chemin tracé dans la direction de l'ouest conduit à la *Ferme Rouge* (distance : 300 mètres environ), autre station archéologique. Entre la crête de l'Orne et les champs de la ferme, il se trouve une sapinière substituée vers 1830 à d'anciennes bruyères. En 1860, on y replanta des sapins sans remuer beaucoup le sol. Ainsi s'explique qu'il s'y fut conservé cinq tertres de 20 à 25 mètres de diamètre, dépassant de 1^m50 à 1^m80 le niveau du sol. Au cours des derniers hivers,



COURT-SAINT-ETIENNE — Vieille maison à Beurieu

M. Goblet fit éventrer ces tombelles et il y fit des découvertes analogues à celles qui avaient été faites à Bettremont et à la Quenique. Il y recueillit notamment treize urnes en poterie faite à la main, ce qui confirme l'existence sur tout le plateau entourant la chapelle de la Quenique d'une vaste et antique nécropole à incinération.

Les diverses découvertes dont j'ai parlé ont permis d'établir que dès l'époque la plus reculée se trouvent « fixées pour toute la suite des temps intermédiaires, les formes de la lance, de la hache, du poignard, du clou, de la boucle, de l'urne, du plat, etc. ».

Tout le plateau de la Quenique est admirablement situé et sans l'obstacle des plantations modernes, la vue y porterait à trois ou quatre lieues de distance. Les points culminants y atteignent 116 et 127 mètres.

Il ne faut donc pas s'étonner de ce que ces lieux aient été occupés par nos ancêtres déjà antérieurement aux premiers âges du métal. Les explorateurs qui y ont fouillé le sol ont rassemblé de nombreux silex travaillés de l'époque néolithique (haches, grattoirs, couteaux, pointes de flèches, etc.). La collection de M. Goblet comprend, à elle seule, plus de quinze cents silex. Certains éclats paraissent, à n'en pas douter, remonter à l'époque paléolithique.

Des traces de l'industrie paléolithique ont été retrouvées aussi dans une autre localité de la vallée de la Dyle, ainsi qu'à Rhode-Saint-Genèse. Les peuplades quaternaires qui occupaient ces stations maintenaient des relations avec les populations du Hainaut, qui leur fournissaient ses silex.

Les découvertes archéologiques faites à la Quenique confirment une fois de plus la thèse d'Elisée Reclus, d'après laquelle, à toutes les époques de la préhistoire et de l'histoire, les hommes se sont concentrés de préférence sur les mêmes points du globe, c'est-à-dire aux endroits offrant des avantages naturels au point de vue de l'habitabilité.

Nous le verrons plus loin, les tombelles de la Quenique ne sont pas les seules dont on ait retrouvé des traces dans la vallée de la Dyle; il en a existé aussi un grand nombre aux environs de Wavre.

Dans un remarquable mémoire sur *Les premiers âges du métal*, M. Ch.-J. Comhaire constate que ces tombelles présentent les mêmes caractères archéologiques. « Ces caractères, écrit-il, se retrouvent dans une série immense de nécropoles (plus de 140,000 tumuli) de la Prusse rhénane, de l'est de la France, le long du Rhin depuis Mayence jusqu'à l'Ain, en longeant les côtes occidentales du Jura, sur les plateaux de la Bavière rhénane, de l'Alsace-Lorraine, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, et même, vers le centre de la France, dans la Creuse. Toutes sont classées dans le premier âge du fer et nos nécropoles belges doivent leur être assimilées (1). »

(1) *Les premiers âges du métal dans les bassins de la Meuse et de l'Escaut*, par CH.-J. COMHAIRE. (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, 1894.)

L'existence des tombelles de la Quenique remonte donc à une très haute antiquité. D'après M. Goblet, elles datent du v^e siècle avant notre ère. « Dès lors, ajoute-t-il, il est peut-être téméraire de chercher à mettre un nom historique sur les populations qui, à cette époque, occupaient notre territoire. Tout au plus convient-il de rappeler ici les traditions classiques réunies par Amédée Thierry et Schayes, en vue d'établir que, vers le vii^e siècle avant notre ère, des peuplades portant le nom de Bolg ou Belges, après avoir remonté la vallée du Danube, envahirent notre territoire, en refoulant vers le sud les anciennes populations celtiques. Ce seraient ces « Belges primitifs », comme les désigne M. Comhaire, qui auraient introduit chez nous la civilisation de Hallstatt. »

Les mémoires de MM. Goblet et Comhaire sont attrayants, on le voit, et l'on serait tenté d'y faire de plus amples emprunts. Les quelques détails qui précèdent suffiront pour faire ressortir l'intérêt que présentent les stations archéologiques de Court-Saint-Etienne.

Reprenons notre itinéraire, par l'allée qui passe devant la Ferme Rouge. Puis, enfilons le premier chemin qui se présente à main gauche, à travers les frondaisons du *Bois de Franquénies*. Ce chemin en rejoint un autre, parallèle à la ligne du chemin de fer et qui mène de Court au village de Mousty, que nous allons visiter.

Avant d'atteindre la halte de cette localité, nous traversons le vallon du *ry Angon*, où se dresse la vieille *ferme de Franquénies*, ancienne tenure de la seigneurie d'Ottignies et qui avait moyenne et basse justice. Cette construction a dû être jolie, à l'époque où toutes ses fenêtres avaient leurs meneaux de pierre.

Ces dénominations : *Bois de Franquénies*, *ry Angon* et *ferme de Franquénies* méritent de fixer l'attention ; elles rappellent indubitablement le souvenir d'établissements francs.

Près de la ferme, on voit une carrière à ciel ouvert, produisant une terre noire et grise, formée d'un phyllade décomposé, et dont on se sert pour la préparation de certaines couleurs.

Maintes découvertes d'objets isolés de l'époque néolithique ont été faites dans le Bois de Franquénies et aux alentours.

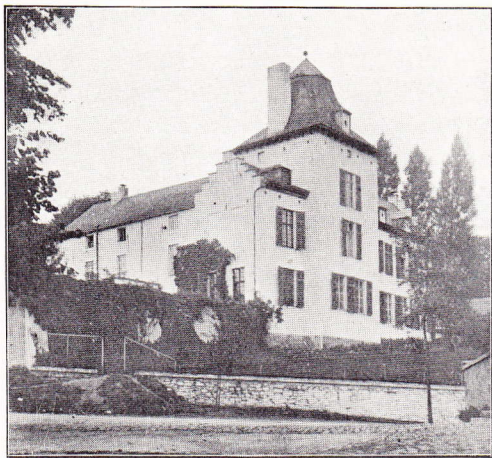
MOUSTY ET OTTIGNIES

Traversons la ligne du chemin de fer et dirigeons-nous vers l'église de Mousty.

A première vue, cette église villageoise n'a qu'un aspect banal, mais elle devient intéressante une fois qu'on l'examine avec quelque attention.

Le nom du village dérive du latin *monasterium* (en roman : mouëtier), qui dans sa véritable acception signifie *église*, mais qui désignait souvent une abbaye. Comme Moustier-sur-Sambre, Monstreux et Munster-Bilsen, Mousty paraît tirer sa dénomination d'un monastère qui y aura existé à une époque reculée, sans laisser de trace de son séjour. Ainsi le veut d'ailleurs la tradition.

Une haute antiquité est attribuée à ce petit village, et elle n'est pas contestable : l'église paroissiale est bâtie sur l'emplacement d'une villa belgo-romaine et même aux dépens de cette dernière.



OTTIGNIES — Le château

Les murs recèlent une quantité de matériaux romains : carreaux, pierres, tuileaux, etc. Notons encore que l'église de Mousty avait rang d'église-mère (*matricis ecclesiae*), titre porté seulement par les sanctuaires remontant aux temps apostoliques. Dans la partie wallonne de la vallée de la Dyle, il n'y en avait que trois : Mousty, Court et Ways.

Un incendie survenu pendant la période ogivale et surtout les modernisations entreprises au xviii^e siècle ont dénaturé le caractère sévère que devait présenter ce vénérable sanctuaire, à l'époque où il fut construit.

A l'extérieur, le chœur et les bras du transept ont seuls conservé en partie leur aspect archaïque. La maçonnerie primitive subsiste jusqu'à une certaine hauteur. Elle est formée de moellons grossiers, parmi lesquels se trouvent entremêlés du grès blanc, des pierres de la région, des débris de tuiles romaines, etc.

A l'intérieur, les mutilations subies par le petit temple ne sont pas moins apparentes. Le pavement des nefs a été surélevé au niveau de l'ancien presbyterium, qui dominait les autres parties de l'église et, par ce fait, les piliers sont à demi enterrés. Des voûtes en berceau ont été établies sous l'ancien plafond. Ces remaniements ont donné aux nefs un aspect lourd et écrasé, qui frappe désagréablement le visiteur.

Sous le chœur règne une crypte très curieuse, aujourd'hui condamnée. Elle est à peu près carrée (5^m60 sur 5^m40), et ses voûtes romanes sont supportées par un gros pilier central.

Une belle pierre tombale du xvii^e siècle est enchâssée dans le pavement du bas-côté méridional; elle rappelle le souvenir d'un ancien curé de la paroisse, Jean de la Motte.

Les lecteurs qui voudraient étudier de plus près l'architecture de ce petit temple campagnard, liront avec fruit la monographie publiée récemment par MM. Dens et Poils, sous le titre : *L'Eglise de Notre-Dame à Mousty* (1).

La chaussée provinciale de Nivelles à Wavre relie Mousty à Ottignies. Depuis quelques années, les villas se multiplient entre les deux villages, et ceux-ci ne tarderont pas à se confondre.

Ottignies possède encore son château, qui se fait remarquer par sa situation sur un coteau avoisinant la chaussée, et sa grosse tour carrée datant de 1626.

Le castel est aujourd'hui la résidence du bourgmestre, M. de Thomaz de Bossierre. C'était autrefois le siège d'une seigneurie ayant des revenus assez considérables.

(1) *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, 1908, pp. 187 à 205.

ARTHUR COSYN

LE
BRABANT
INCONNU

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE DU
TOURING CLUB DE BELGIQUE

ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES DE L'AUTEUR



BRUXELLES
IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE
CHARLES BULENS, ÉDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

1911